

Effacer l'effacement à venir

Marée basse, marée haute, de J.-B. Pontalis, Gallimard, 140 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70139ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanctôt Bélanger, M. C. (2013). Review of [Effacer l'effacement à venir / *Marée basse, marée haute*, de J.-B. Pontalis, Gallimard, 140 p.] *Spirale*, (246), 18–18.

Effacer l'effacement à venir

PAR MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

MARÉE BASSE, MARÉE HAUTE de J.-B. Pontalis
Gallimard, 140 p.

En exergue de *Marée basse, marée haute*, citant Michel Gribinski, J.-B. Pontalis affirme détester les séparations. Pourtant, l'effacement viendra, inévitable. Les séparations aussi. La plus définitive, celle à laquelle nul ne peut encore échapper, sera celle de la mort. Celle-ci, brutale, a frappé Pontalis alors qu'il écrivait ce dernier livre. Et sous les mots, les portraits et les paysages, le lecteur peut deviner en train d'épier le moment pour arrêter brusquement le souffle clair de l'écriture.

En trente-six petits tableaux, alternant du je au il ou du je au elle, Pontalis cherche à échapper à la chaîne du temps. Avec l'élégance du style qu'on lui connaît, sous le mode du fragment qui marque ses dernières œuvres, il réussit à faire jaillir, derrière des images qui pourraient sembler parfois banales, des idées qui lui tiennent à cœur, dont celles qui touchent à l'amour. Par exemple, comment entourer quelqu'un de ses bras peut redonner goût à la vie. Comment le désamour échappe au guérir du mal d'aimer. Comment on essaie souvent de conjurer la mort en faisant l'amour, en aimant de toutes ses forces, peu importe l'âge des sujets. Comment l'infidélité des amants peut parfois réanimer Éros entre eux. Comment l'instabilité de certains, tel un feu follet, peut se débattre contre le poids d'une mère morte, immobile à jamais. Pontalis suggère, effleure : partout, l'amoureux se fait reconnaître.

Par ailleurs, la mort s'annonce, qu'elle soit ou non liée à l'amour. Pourquoi certains sont-ils attirés par elle, par une aspiration à la destruction, au vide, à l'effacement ? Pourquoi le deuil, l'abandon ne s'estompent-il pas ou alors, si peu ? L'auteur évoque son chien, compagnon de l'enfance, qui revient dans ses rêves. Pontalis a déjà longuement écrit sur les rêves qui font revenir les disparus, qui les maintiennent vivants. On peut ajouter, selon la théorie freudienne de l'interprétation des rêves, que le travail du rêve

condense ou superpose les personnages, brouillant ainsi les pertes et les chagrins. Pontalis évoque sa propre histoire, son père parti trop tôt ; de là, il dessine le personnage de Gabriel qui a subi la même épreuve et pour qui il a été un père par défaut. La présence du père, ou plutôt son absence, est souvent tracée en épure jusqu'à Pierre, cet autre personnage, pris dans le geste répété d'accompagner les mourants. Puis, il y aura d'autres images de père qui recevront, pour leur part, des hommages émouvants : le Commandant et le grand-père dans *sa maison*.

Souvent d'une façon très feutrée, comme s'il s'agissait d'un travail d'aquarelle, aux contours gardés flous, aux couleurs délavées, Pontalis descend dans l'âme de ses personnages. Cela pourrait ressembler aux tropismes de Nathalie Sarraute. On y retrouve certains des thèmes favoris de l'auteur : la mortelle rivalité fraternelle, la difficile question de trouver sa place parmi les autres, l'envie qui détruit tout, l'indécision ou l'ambivalence qui paralyse le mouvement vers l'autre (rendant difficile tout attachement), l'importante vie de l'infans avant que le langage ne vienne tout figer. Et le psychanalyste se voit, en deux coups de pinceau, excusé de ses manquements par la force du transfert et le désir dont celui-ci se nourrit. De même, la question de « réussir » sa vie se pose à la fin de celle-ci ; tout comme l'amour infini des commencements. Éternel retour de la passion des origines.

Si le lecteur peut aisément reconnaître les thèmes que Pontalis a longuement dépliés ailleurs, il pourrait aussi s'attendre à ce que les lignes de certains tableaux soient plus nettes ou plus élaborées. Parfois, les propos sont trop brefs. Les images trop faiblement esquissées ; le temps a manqué ; on en voudrait davantage. Mais est-ce sa disparition récente qui fait que le lecteur amoureux souhaiterait retenir l'auteur, lui dire en insistant « encore, encore » ? Retenir la voix



légèrement granuleuse, cette fluidité, cette façon de toucher à l'âme, de la nommer et de l'émouvoir.

Plus encore qu'en suivant le fil de la mémoire qui capte et garde les *petits restes* et les *plaisirs minuscules*, plus encore qu'à partir du vide et des séparations qui se chevauchent ou sont occultées, Pontalis écrit ici au gré de ses humeurs qu'il sait changeantes, comme les marées. Mer violette, mer turquoise, mer de scabieuse, mer d'argent : il aura dit son amour pour la mer fraîche qui revigore ; pour celle qui, sans cesse en mouvement, décrit la vie : « *Marée basse, marée haute, cette alternance est à l'image de ma vie, de toute vie peut-être. [...] je plonge dans l'eau, je nage, la mer m'enveloppe et me porte. Je ne suis qu'un corps vide de pensées, un corps souple, actif, un corps retrouvé. Je suis tout entier dans le présent. Je n'ai plus d'âge.* » Ainsi en est-il de l'écriture de Pontalis. Éternellement présente.

—